

L'amour espace du croire

Nous avons célébré ces jours derniers la passion de Jésus-Christ. Nous avons posé, une fois encore, la question du mal en scrutant la parole de Jésus : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » ; nous avons compris que la détresse de Jésus était la conséquence de son amour pour l'humanité.

Le Christ en effet est le Bon Pasteur parti à la recherche de la brebis perdue. Il est allé la chercher là où elle était - là où elle est. Il ne s'agit pas d'un lieu que l'on puisse faire figurer sur une carte du monde ni situer dans les profondeurs géologiques de la Terre ; il s'agit la face sombre de l'existence humaine. Pour rejoindre ceux qui sont en bas du plus bas, Jésus est entré dans l'abîme. Sans complicité aucune avec le péché, il en a connu la force dévorante et mortifère. Il l'a prise sur lui et il s'est abaissé plus bas que quiconque, là où les vies humaines sont les plus blessées, faussées, désemparées et désespérées. Il n'a laissé personne ; ainsi, il a pu ainsi prendre la tête de toute l'humanité dans sa montée vers la lumière.

A la question « pourquoi ? », nous n'avons trouvé nulle réponse, sinon celle qu'il nous a donnée : c'est par amour pour la brebis perdue que le pasteur est entré dans la fournaise, c'est par amour pour l'humanité que le Fils est allé plus loin que tout. C'est pour notre salut, qu'il est entré dans l'abîme ; c'est pour notre libération, qu'il a porté la croix d'infamie et pour nous donner accès au bonheur, qu'il a connu le désespoir de celui qui meurt abandonné de tous.

Cette nuit nous avons reçu le message confié aux femmes. Le cri poussé à la face du Père a été entendu. Le Fils est entré dans la gloire ; sa gloire, mais aussi la nôtre, puisqu'il a pris la tête de l'humanité nouvelle, étant qualifié pour être le vrai pasteur.

Cette raison d'amour demeure. Elle n'a pas cessé d'être.

Marie Madeleine la première voit que le tombeau est vide (Jn 20, 1). Pierre et l'autre disciple, informés par elle, viennent au tombeau (Jn 20, 2-3). Tous les deux voient qu'il est vide. Tandis que Pierre observe et reste perplexe, l'autre disciple voit et il croit (Jn 20, 5-8).

Lui qui avait été présent à la sépulture voit clairement que quelque chose d'inouï a eu lieu. Il voit que la mort n'a pas gardé prisonnier celui qui avait fait de sa vie un don ; il voit que la mort n'a pas gardé en son pouvoir celui qui avait vécu avec le souci de la venue du Règne de Dieu. Les linges n'enveloppent plus personne ; la mort est morte.

Sa vision est emplie de toute sa mémoire. Les paroles de Jésus reviennent à son esprit. Il pense aux textes des Ecritures qu'il citait quand il disait comment le Règne de Dieu devait

advenir. Il se souvient ; il voit dans le vide du tombeau la trace de leur vérité : il cesse d'être de ceux qui ne comprenaient pas les annonces de la résurrection.

Il voit et il croit (Jn 20, 8).

Il croit.

L'opposition que l'évangile de Jean met entre ce disciple – cet anonyme qui nous représente – et Pierre nous rappelle que la foi comporte toujours une part d'inévidence.

Avouons que nous aimerions voir autre chose que du vide ; nous aimerions revoir Jésus, le toucher, l'entendre et éprouver des émotions vives. Rien de cela n'a été donné, ni à Madeleine, ni à Pierre, ni à l'autre disciple. Celui-ci croit surmonte une zone d'obscurité et une distance demeure.

Pourquoi cette zone d'obscurité dans la foi ? Pour la même raison qui a été mise en œuvre tout au long de la vie de Jésus et à l'extrême en sa passion. Une raison d'amour. En effet, foi n'est pas l'humiliation de l'intelligence ; elle est au contraire le développement de l'intelligence dans un espace plus large ; elle en a besoin.

Nous aimerions être convaincus par des prodiges, par des miracles, par des grands bouleversements géologiques ou psychologiques... Or, ce matin de Pâques, il n'y eut rien de cela, ni pour Marie-Madeleine, ni pour Pierre, ni pour l'autre disciple. Il y a seulement le vide du tombeau. Mais pour le disciple qui croit cela suffit, car toute contrainte serait une violence.

Sans contrainte, il sait que l'horizon que la mort avait borné définitivement et sans retour est de nouveau ouvert.

En toute liberté, il sait que le mur de la peur et du désespoir a été percé.

Dans la confiance, il sait que le froid et la solitude sont partis.

Nous voici nous aussi comme ce disciple. Nous n'avons pas vu de prodige ni rien de spectaculaire. Une parole a pénétré notre cœur. Aussi nous croyons d'un acte de liberté, d'un acte de pleine maturité humaine où toute notre expérience prend sens. Nous croyons d'un acte qui demeure un risque, car il surmonte l'inévidence et passe outre les facilités imaginaires d'une démonstration contraignante ou d'une présence qui s'imposerait avec éclat.

Nous reconnaissons dans cette situation que c'est là une marque d'amour que cette absence de contrainte ou d'évidence. Nous reconnaissons aussi dans cette ouverture un appel.

Nous allons donc notre vie avec en nous une lumière nouvelle : elle est inscrite dans le secret de notre vie. C'est une lumière ; elle vient de l'Esprit d'amour répandu en nos cœurs par le Ressuscité.

Jean-Michel Maldamé O.P.